

→ Rencontre autour du thème « Se ressourcer ».



Dès leur lancement, il y a déjà deux ans, nos rencontres du Club Lecteurs-Essais ont voulu offrir des ressources pour interroger et comprendre l'époque que nous vivons. Il est temps d'aborder plus directement le thème, alors que la pause estivale sera pour plusieurs l'occasion de... se ressourcer.

Ce nouveau rendez-vous envisagera, comme à son habitude, différents aspects d'un terme dont l'omniprésence masque une réelle ambivalence. Nous aborderons aussi bien la face tragique des ressources matérielles lorsqu'elles viennent à manquer que la dimension régénératrice voire salvatrice des ressources de la cité et de la parole.

Parce que « le mot ressources a ceci de beau qu'il ne se prête qu'à ceux qui les activent » (Dominique Collin), nous vous invitons à venir activer avec nous les richesses que la philosophie et les sciences sociales recèlent.

→ Compte-rendu de la rencontre Club essai n°6 du 1.07.2023

Pour cette rencontre, nous étions curieux de cette rencontre, avec en préambule une improvisation au piano proposée par Bertrand. Marie-France Boireau a rejoint le trio pour présenter un ouvrage.

Bertrand, Jean-Philippe, Marie-France et Françoise ont présenté les livres suivants

- **Les débuts. Par où commencer ?** Claire Marin, publié aux éditions Autrement
- **Saint Augustin et les Actes de parole**, Jean-Louis Chrétien, publié aux éditions Presses Universitaires de France
- **Un monde sans ressources**, Mathieu Arnoux, publié aux éditions Albin Michel
- **Rouvrir des possibles**, François Jullien, publié aux éditions L'Observatoire



→ **Saint Augustin et les actes de la parole**, Jean-Louis Chrétien, publié aux PUF (présenté par Bertrand).

Ce livre est sorti en 2002 aux Presses Universitaires de France, dans la prestigieuse collection de philosophie Epiméthée, dirigée à l'époque par le philosophe Jean-Luc Marion. L'auteur, Jean-Louis Chrétien a écrit de nombreux ouvrages de philosophie, d'inspirations phénoménologiques et chrétiennes et nous pouvons citer quelques titres pour donner une idée des élan originaux de sa pensée : L'effroi du beau (1987); Parmi les eaux violents (1993); L'arche de la parole (1998).

Pourquoi ce choix ?

D'abord ce livre s'adresse à toutes les sensibilités, qu'elles soient religieuses, agnostiques ou athées. Même s'il s'agit d'évoquer Saint Augustin dont la philosophie prend ancrage dans une théologie de la parole, celui qui vit sans dialogue avec dieu pourra facilement transférer cette étude dans son propre monde et le rendre ainsi plus riche, ou moins pauvre, qu'avant l'ouverture du livre.

En quoi ce livre se rapproche-t-il du thème, se ressourcer ?

Se ressourcer, c'est se ressaisir, c'est se retrouver et reprendre corps avec soi-même. Les ressources que l'on convoque peuvent être de divers ordres, mais il s'agit toujours de prendre ou reprendre un questionnement avec la matière de monde formée du temps et de l'espace. Or ce livre offre des ressources. D'abord il donne du plaisir, ce qui est un premier pas, mais ensuite par lui-même il nous met sur un chemin qui nous amène vers des actes du quotidien que nous avons tendance à négliger et qui pourtant regorgent de commencements. Les commencements de notre existence.

Dans son introduction Jean-Louis Chrétien rappelle que Saint Augustin (354 – 430) est un penseur de la communication. Tout au long de sa vie, il a donné une grande place à l'œuvre orale, et vocale, en l'étudiant mais aussi en l'exerçant. Son souci constant était de se faire comprendre du public qu'il avait en face. Ainsi, que sont pour l'auteur les actes de parole ? D'abord se poser cette question c'est méditer sur l'existence. Ensuite, par les actes de parole (et non de la parole), il faut distinguer tous les actes qui ont un rapport plus ou moins proche avec la parole, mais aussi la voix. Il s'agit de se rapprocher par la pensée de ma propre parole ou de celle d'autrui, de soupeser les différences entre la parole écrite et la parole prononcée, la parole parlée et celle entendue, d'examiner la parole que j'adresse à dieu (à une autorité) ou celle qui va vers autrui ou encore moi-même. Cette parole est faite de mots ou non et dans ce dernier cas il faut examiner les possibilités de la voix. Chaque chapitre de ce livre va être consacré à un acte en particulier, sans que la liste soit complète prévient l'auteur. Voici quelques titres qui reprennent tous des verbes à l'infinitif : Interroger ; Écouter ; Manger ; Ruminer ; Traduire ; Lire; Se taire ; Chanter ; Crier etc. A chaque fois, l'auteur ne fait pas que rappeler ce que signifie l'acte pour Saint Augustin, il tente de cheminer avec lui, de l'accompagner, et c'est ce qui fait la saveur de cet ouvrage.

Prenons le chapitre sept, Lire, pour nous faire une petite idée. D'abord parler, c'est transmettre des signes vocaux. Mais pour surmonter la distance, il faut se servir de signes écrits. On se souvient de Platon qui dans Phèdre rappelle par la voix de Socrate que c'est le dieu égyptien Theuth qui a inventé l'écriture pour combattre l'oubli. Pour Saint Augustin, la première vertu de l'écriture n'est pas de ce registre, il s'agit avant tout de communiquer à distance, que cette distance soit temporelle ou spatiale. Autrement dit la parole écrite sert à communiquer avec les absents (simple remarque, on peut en déduire qu'écrire, c'est lutter contre son absence définitive...). Concernant l'écriture, Saint Augustin prend l'exemple d'un illettré surpris par cette « science qui permet de transmettre à quelqu'un des paroles tracées avec la main en silence, et recueillies par le destinataire, non à l'aide des oreilles, mais à l'aide des yeux ». Définition sublime de poésie.

Lire, selon Saint Augustin, ce n'est pas seulement déchiffrer et voir, c'est encore, et même plus encore, comprendre. Car en lisant, ajoute Jean-Louis Chrétien, on peut ne pas lire. Il faut s'évertuer à saisir ce que l'auteur veut dire, « son intention de signification ». Cependant, il y aura toujours incertitude sur le sens, ce qui signifie que cette incertitude laisse une grande place à la croyance. Plutôt que d'être certain, il faut croire en un sens. D'ailleurs même si l'auteur était présent, ajoute Chrétien en Saint Augustin, il ne pourrait pas répondre à toutes nos interrogations, il y aurait toujours une incertitude. Cette proposition, assez vertigineuse, est matière à discussion et transplanter dans un univers séculaire, elle ne manquerait pas d'attiser les critiques. N'oublions pas que la perspective de Saint Augustin est autre... Jean-Louis Chrétien continue d'examiner la pensée de son auteur fétiche, il en vient à préciser que connaître la biographie d'un auteur ne sert à rien, le texte suffit (souvenir de Proust contre Saint-Beuve...).

Finalement Chrétien et Saint Augustin critiquent la supposée transparence d'un texte, la certitude d'un sens. Vis-à-vis d'une parole, soit on a confiance, soit il y a défiance. Mais dans ce dernier cas, ne jamais vouloir croire quelqu'un, c'est se retirer de la parole. De la parole, et de l'humanité. Car pour Saint Augustin, la fin de la lecture n'est pas la rencontre entre deux âmes. Les hommes ne peuvent se rencontrer que dans la vérité. Autrement dit lire, c'est tenter de rencontrer la vérité. Les lecteurs de roman apprécieront la justesse de ce propos. Combien de fois, à la lecture de belles histoires, on sent qu'émerge une vérité non pas sur l'histoire elle-même, mais par exemple sur notre propre existence... La lecture a les mêmes pouvoirs qu'un dialogue, on peut même dire qu'elle est un dialogue qui réveille notre attention et nous fait découvrir des vérités enfouies. En continuant le raisonnement, Jean-Louis Chrétien ou Saint Augustin, ou lui à côté de l'autre ou lui en l'autre ou lui par l'autre, affirme que le lecteur ne découvre pas cette vérité à la suite de l'écrivain : mais en même temps. Nous avons tous fait l'expérience d'écouter un écrivain commentant l'une de ses œuvres et, l'écoutant, nous être dits qu'il n'avait pas tout à fait compris ce qu'il avait écrit... Le chapitre Lire est vraiment passionnant et nous laissons à chacun le soin de le continuer. Les chapitres sont de diverses longueurs et peuvent se lire dans le désordre, c'est aussi un avantage. Mais chacun mérite une profonde attention, et même une seule page lue intensément sera infiniment plus profitable que la volonté de lire beaucoup, en un temps réduit. Chaque mot est posé, le style est agréable, clair, bref Jean-Louis Chrétien nous tend la main pour qu'on l'accompagne, lui et Saint Augustin, eux et nous.



→ Mathieu Arnoux, *Un monde sans ressources. Besoin et société en Europe (XIe-XIVe siècles)*, Albin Michel, 2023 (présenté par Jean-Philippe)

§1 – L'actualité d'un mot discret

Le livre part d'un constat, celui de la « place grandissante dans les questions d'actualité et les débats de prospective » du terme de « ressources ». Non seulement tout le monde n'a que ce mot à la bouche, mais ce mot prend de plus en plus une signification très particulière.

Les ressources sont « naturelles », « minérales », « renouvelables » ou « fossiles », « hydrauliques » ou « pétrolières », « maritimes » ou « océaniques », « éducatives » ou « financières », « technologiques » ou « numériques », « financières », mais aussi « humaines ».

Sur les différents sites des ministères du gouvernement, le terme est omniprésent.

Sur le site du ministère de l'économie, voici comment est défini la « fonction ressources humaines » :

La fonction **Ressources** humaines a pour mission de faire en sorte que l'organisation dispose du personnel nécessaire à son fonctionnement et que ce personnel fasse de son mieux pour améliorer la performance de l'organisation, tout en s'épanouissant.

< <https://www.economie.gouv.fr/facileco/fonction-ressources-humaines> >

Cette performance est, la plupart du temps lié à la croissance économique. Ce qui n'est pas sans poser question au Ministère de la transition écologique et au Ministère de la transition énergétique, qui, le 9 août 2022, s'inquiètent quant à la « productivité des ressources » :

La croissance économique mondiale est étroitement dépendante de la consommation de **ressources** matérielles (**ressources** minérales, biomasse, **ressources** énergétiques fossiles). Or l'extraction, la production, l'utilisation et la consommation de ces **ressources** peuvent détériorer l'état des écosystèmes en contribuant à la dégradation des habitats, à la pollution chimique, ou aux émissions de gaz à effet de serre.

< <https://www.ecologie.gouv.fr/productivite-des-ressources> >

Sans relever le problème que pose le mot de transition, puisque c'est celui de ressource qui nous intéresse, remarquons que la transition *écologique* réclame une transition *énergétique*. Il est proposé de passer d'une économie qui repose sur des énergies fossiles (charbon, pétrole, gaz) à une économie qui généralise l'usage de l'électricité.

Mais cette transition énergétique, qui doit servir à sortir de la *crise* climatique, crée par la même occasion une nouvelle crise, la *crise* des ressources minérales, et participe donc, en cascade, à amplifier la *crise* de la biodiversité.

Car les nouvelles technologies, le tout électrique et le tout numérique, sont gourmande en métaux et autres éléments chimiques qu'on trouve dans le sous-sol, la croûte terrestre ou au fond des océans, en quantité importante mais mal répartis à la surface du globe, ou en quantité insuffisante au vu des réserves connues et des besoins estimés.

Nous avons tous entendu parler depuis quelques années de la pénurie de cuivre, ou du retour des mines en Europe (Portugal, France, etc.), non pas pour le charbon, mais pour le cobalt, le tungstène, le titane, le gallium, et surtout le lithium, élément précieux pour les batteries électriques.

§2 – Une démarche originale

En quoi un livre d'histoire s'intéressant à la période dite du Moyen Âge classique (XIe-XIIIe s.) jusqu'au début du Moyen-Âge tardif (XIVe s.), en Europe et principalement en France, a-t-il un rapport avec cette triple crise qui nous touche ?

C'est tout l'objet de la démarche de l'auteur qui en assume le caractère anachronique, puisqu'il s'agit d'observer une période historique dont il est spécialiste, celle du Moyen Âge, avec un cadre interprétatif et un questionnement actuel.

Cette démarche est influencée par le fait que l'auteur appartient à un laboratoire de recherches universitaires particulier : le Laboratoire Interdisciplinaires des Énergies de Demain, à l'Université Paris Cité. Ce laboratoire

a pour objectif fondateur de développer « l'écologie des énergies », en menant à la fois recherches scientifiques et techniques guidées par les problèmes à résoudre dans le cadre de la transition énergétique et de l'accroissement des besoins mondiaux en énergie.

Il répond à la nécessité d'une approche interdisciplinaire des problèmes posés, en fédérant les membres – universitaires ou venant d'entreprises – des secteurs Sciences (Biologie, Chimie, Informatique, Mathématiques, Physique, Sciences de l'Ingénieur, Sciences de la Terre) et Sciences Humaines et Sociales (Anthropologie, Economie, Géographie, Histoire, Philosophie, Ecologie, Sciences politiques, Sociologie).

Ceci permet de comprendre pourquoi, tout en lisant un livre d'histoire, on rencontre des considérations d'économie (référence livre sur le Capital de Thomas Piketty, qui est remercié à la fin de l'essai), de physique (référence est faite à Sadi Carnot, qui initie la science de la chaleur au XIXe s.), de technique (puissance des forges, définition du cheval-vapeur), etc.

Mais ce livre reste majoritairement le livre d'un historien, que ce soit dans les méthodes appliquées (l'usage des sources) et dans la philosophie développée.

En bon historien, Matthieu Arnoux sait qu'on ne peut pas comprendre le présent sans étudier le passé qui y conduit.

L'histoire n'est pas science du passé mais examen du présent à travers les traces qu'il présente encore des cheminements qui l'ont fait advenir. (p. 320)

Une des questions anachroniques est donc : comment on en est arrivé là où nous en sommes ? Comment est-on passé d'une société préindustrielle à une société industrielle ? Comment a-t-on changé d'« horizons économiques et prospectifs » (p. 321) ? En quoi ces horizons sont-ils différents des nôtres ?

§3 – Généalogie d'un mot

Pour commencer de répondre à ces questions, l'auteur part d'un mot, « ressources », et se lance dans une enquête étymologique et généalogique passionnante. C'est l'objet du premier chapitre.

Partant de notre temps, force est de constater que le terme de ressources est majoritairement employé pour désigner des ressources **matérielles**.

C'est le cas de tous les exemples cités précédemment, même dans le cas des « ressources humaines », qui n'est souvent rien moins qu'un euphémisme pour parler du « capital humain » de Staline.

Dans tous les cas, les terme « ressources » désigne une quantité physique, qu'on peut compter et qui est destiné à être utilisé, consommé, et une fois consommé, remplacé.

Ces ressources sont nécessaire à la constitution, à la conservation et à l'expansion de la société.

Il faut donc les posséder, les avoir en réserves.

Elles imposent donc une économie de stocks, selon l'expression de Matthieu Arnoux.

Or, au Moyen Âge, le terme de ressources n'a absolument pas cette acception !

La notion ancienne est une notion liée, physiquement, au redressement, au relèvement, et, symboliquement, au salut face à la mort, au secours face à la menace du désastre, allant même jusqu'à une notion de miracle en ouvrant vers le thème de la résurrection (relèvement ultime).

Lorsque cette force salutaire vient de la nature et non pas de Dieu, on parle de « ressource naturelle ». Le sens n'était donc à l'origine pas du tout celui qu'on attribue désormais à l'association de ces deux mot.

La surprise de l'enquête vient de ce que le mot ressources a reçu un changement radical de signification au moment de la révolution industrielle, au tout début du XIXe s.

Avec les écrits de l'économiste Jean-Baptiste Say, la nature devient un réservoir dans lequel on peut puiser gratuitement tous les éléments dont il a besoin pour combler ses désirs.

Il [est des choses] que la nature fournit [à l'homme] gratuitement et avec une abondance qui surpasse ordinairement ses désirs ; tels sont l'eau, l'air, la lumière. Ce qu'on peut se procurer sans frais n'a point de valeur ; ce qui n'a point de valeur ne saurait être une richesse. Ces choses ne sont point du domaine de l'économie politique. (cité p. 38)

Cette citation porte en elle le changement de signification : Dieu a été remplacé par la nature, la grâce par la gratuité le salut dans la détresse par la réponse au désirs. Le symbolique et le spirituel est devenu du psychologique et du matériel. Mais la notion d'absolu demeure : ce n'est plus la beauté de la phase ascensionnelle d'un oiseau de proie, ou l'infini du miracle, mais c'est l'illimité de l'abondance matérielle.

La Nature est devenue un stock de forces, d'énergies, d'éléments qu'on peut mettre à profit pour produire des richesses.

§4 – Un titre ambigu

Le monde sans ressource du titre du livre est donc un Moyen Âge vu comme une société qui n'a pas conscience, comme nous, qu'elle utilise des ressources naturelles.

C'est un monde dans lequel l'homme n'est pas en face de la nature et des éléments, mais un homme qui est au milieu du monde, qui fait partie du monde. L'auteur renvoie au « Cantique des créatures » de François d'Assise.

L'eau, l'air, le vent, les forêts, les animaux, les rives de la Loire, les fleuves du bassin parisien sont certes utilisés par les hommes du Moyen Âge pour constituer la société mais ne sont pas considérés comme des réserves dans lesquelles puiser.

Pour autant, la pensée n'est pas écologique, au sens où on l'entend aujourd'hui.

Le souci n'est pas celui de la Nature mais de la personne humaine, dans un milieu difficile, sans confort au sens où nous l'entendons pour la plupart des hommes.

L'horizon économique du Moyen Âge n'est pas celui de réserves naturelles en tant que stock à utiliser mais celui des besoins élémentaires de l'homme qu'un homme digne de ce nom doit assurer à son prochain.

Tel le double fil rouge du livre :

cerner le passage d'une économie fondée sur les besoins humains vers une économie fondées sur des stocks,

cerner le passage d'un monde qui utilise des ressources naturelles renouvelables à un monde qui emploie des ressources naturelles non renouvelables.

§5 – Les dossiers abordés

Pour y répondre, l'auteur va étudier de plusieurs dossiers différents, en utilisant un très grand nombre de sources.

Certaines sont celles qu'on attend dans un livre d'histoire médiévale (les règles et statuts des communautés monastiques, les conventions et chartes, les actes de ventes, etc.) d'autres sont très originales.

Pour illustrer l'économie de besoin, Matthieux Arnoux

L'auteur est soucieux à mettre en évidence le souci de répondre aux « œuvres de miséricorde », d'inspiration bibliques, qui sont fixées au XIII^e s..

Le 2^e chapitre du livre est consacré au souci, en temps famine, de réaliser la première œuvre : donner à manger aux affamés !

Parmi les sources les plus originales utilisées, il faut compter avec le *Roman de Renart*.

Cet ensemble de récits satiriques animaliers, est longuement étudié dans une démarche d'éco-histoire jubilatoire.

En relisant ces récits poétiques rédigés pour les premières branches entre 1180 et 1210, l'auteur y décèle les changements qui sont en train de s'opérer dans les campagnes.

On est déjà en train de passer d'une économie de subsistance fondées sur les flux naturels (la chasse, la pêche, la récolte du miel) à une économie de subsistance fondées sur les stocks (les granges et les poulaillers des paysans).

L'auteur confirme ce changement en revenant aux sources plus classiques : il étudie comment l'ordre cistercien établit un réseau européen par un maillage du territoire fait d'abbayes, de terres cultivées, de moulins et de granges.

Avec un paradoxe énorme : la sobriété prônée par l'ordre nécessitant un usage efficace des techniques alliée à la participation aux marchés locaux participe à l'enrichissement des régions et à un début d'industrialisation.

Pour illustrer cela, l'auteur s'intéresse enfin aux causes qui ont conduit à la croissance de la ville de Paris au cours du XII-XIIIe s.

Il montre que cette croissance exceptionnelle (en 1328, la population est estimée à 250 000 habitants) a pu avoir lieu alors que les ressources employées étaient essentiellement renouvelables : le sel, le textiles, le bois, la pierre, le fer, etc.

Mais à tout cela, il fallait une ressource supplémentaire : la force humaine. C'est déjà l'apparition du salariat (en terme marxiste, du prolétariat) : le serf venant à la capitale pour acquérir son émancipation et vendre sa force de travail entre deux périodes de chômage.

Tout ceci, remarque l'auteur n'a pas pu se produire sans une volonté politique.

C'est le roi qui autorise les serfs à s'émanciper en rachetant leur liberté.

La croissance Paris a donc été possible dans un monde de ressources renouvelables, mais le titre d'un des derniers chapitres « Le choix de la puissance » suggère le danger qu'il y a à poursuivre dans cette voie, que ce soit pour les hommes dès le Moyen Âge (pauvreté et solitude de la Grande Ville) ou pour l'équilibre de la vie en général lorsqu'on construit un nouveau monde à partir de ressources non renouvelables.



➔ **Rouvrir des possibles – Dé coïncidence, un art d'opérer - François JULLIEN**
Editions de L'observatoire- janvier 2023. (présenté par Françoise)

Présentation de l'Auteur

François Jullien est né en 1951 à Embrun dans les Hautes Alpes. Il est helléniste, sinologue, et philosophe. Il a étudié la langue et la pensée chinoise à l'université de Pékin et à

l'université de Shanghai de 1975–1977.

Il a été responsable de l'antenne française de sinologie à Hong-Kong (1978–1981), puis pensionnaire de la Maison franco-japonaise à Tokyo (1985–1987). Il a dirigé plusieurs collections aux Presses universitaires de France ainsi que l'Agenda de la pensée contemporaine aux PUF, puis aux éditions Hermann.

En 2010, il a reçu, en Allemagne, le Prix Hannah Arendt pour la pensée politique.

Au-delà des domaines de l'orientalisme et de la philosophie, François Jullien a rencontré un intérêt croissant auprès d'autres publics, dans le monde du management (Traité de l'efficacité, 1997 ; Conférence sur l'efficacité, 2005) ; dans le monde des psychologues (Les transformations silencieuses, 2009 ; Cinq concepts proposés par la psychanalyse, 2012) et dans celui de l'art, (La grande image n'a pas de forme, 2003).

1. Pourquoi ce livre ?

Ma première rencontre avec les ouvrages de François Jullien, date de la parution du « Traité de l'efficacité » publié en 1997 aux Editions Grasset. J'avais beaucoup apprécié la réflexion sur la notion « d'efficacité ». Ayant étudié la pensée chinoise, notamment à travers les traités de stratégie militaire, l'auteur en propose une conception autre que celle établie par les grecs :

« On fait un plan et on cherche les moyens pour mettre en œuvre ce plan, pour le faire entrer dans la réalité demandée, avec ce que cela implique de forçage ... (schéma grec) [...] En chine, on voit apparaître dans les traités de stratégie chinoise, une pensée de l'efficacité qui compte plus sur la situation, non pas, qui modélise les projets mais qui détecte dans la situation, les ressources favorables pour les faire mûrir et progressivement, faire transformer la situation de façon à ce qu'elle devienne favorable ».

Extrait Vidéo You tube 2011 : <https://www.youtube.com/watch?v=mPCXbWdoDPY>

Intervention dans le cadre Université d'été des dirigeants privés et public Chaine TransMutationVideo

J'étais très intéressée par l'idée de « potentiel de situation » qui invitait à « porter une attention particulière à la réalité ».

En 2017, est paru le livre « Dé-coïncidence » toujours aux Editions Grasset et en préparant cette rencontre, le sous-titre « d'où viennent l'art et l'existence » me disait que j'allais y trouver des éléments intéressants quant au thème de notre rencontre.

Effectivement dès l'introduction, je suis tombée sur la phrase suivante :

« J'appellerai ainsi dé-coïncidence ce descellement laissant paraître – défaisant de l'intérieur tout ordre qui, s'instaurant, se fige – des ressources qu'on n'imaginait pas ». (Introduction, page 10)

En partageant mon choix avec mes chers acolytes, Bertrand et Jean-Philippe, tous les deux ont eu la même réaction en m'indiquant qu'un autre ouvrage venait de paraître sur le même sujet.

Plus proche de notre thème que le précédent et peut-être aussi, un peu plus accessible, je fixais mon finalement mon choix sur ce livre.

François Jullien ne revient plus sur la pensée chinoise, comme il a pu le faire dans le « Traité de l'efficacité », il se place volontairement dans le contexte de la société d'aujourd'hui et plus particulièrement en France.

Il pose le constat suivant : « Il s'est produit récemment une révolution silencieuse, de par le monde, qui change radicalement notre rapport au politique. Nous avons de plus en plus de peine à projeter sur l'avenir un plan de la Cité idéale. Or, depuis les Grecs, c'est ce que l'on avait appris à faire : à construire une idée du meilleur pour tenter ensuite de la réaliser dans la société. [...] »

Aujourd'hui, il « n'est plus possible de procéder par modélisation et ce pour deux raisons conjointes » :

1 - La première est que, pour modéliser, il faut d'abord pouvoir isoler. Or, le propre du monde mondialisé d'aujourd'hui est que plus rien n'est isolable : tout y est « connecté », relié, interféré et par conséquent « complexe ». [...] C'est même le grand paradoxe de notre temps : nous procédons de plus en plus par modélisation, mais nous ne sommes plus capables de modéliser un Bien public

« Nous engrangeons de plus en plus de données ... mais celles-ci ne peuvent plus guère servir à dessiner de forme à notre désir.

-Ensuite, nous ne croyons plus désormais en l'avenir ni en l'idée de progrès : l'avenir n'est plus radieux (cf. l'apparition de la notion d'« éco-anxiété ») ; « A la fois nous n'avons jamais autant affirmé de mainmise et de maîtrise sur le monde et n'avons aussi autant éprouvé combien ce monde peut nous échapper. Notre futur en lui ne se dessine plus et c'est pourquoi aussi l'avenir ne nous parle plus ».

Si nous ne pouvons plus nous projeter dans un monde idéalisé, nous faut-il se replier sur le présent ? La réponse, pour François Jullien est bien évidemment non et pour cela, il va proposer une stratégie nouvelle qui consiste à « rouvrir des possibles » autrement dit à trouver/retrouver :

« Des ressources encore in-envisagées, pour nous rouvrir un avenir, et ce à partir de ce présent même ».

2 - Les notions de coïncidence et de dé-coïncidence

Pour comprendre les ressorts de cette « stratégie nouvelle », il faut s'attarder sur les 2 notions clés que sont la « coïncidence » et la « dé-coïncidence ».

On y va !!

2-1 La coïncidence

Pour définir la coïncidence, François Jullien va repartir du 1er sens historique de la notion à savoir un sens géométrique. Ainsi : il y a coïncidence « quand deux lignes ou deux surfaces se recouvrent parfaitement » ou « comme d'ordinaire, la peinture recouvre complètement le support du tableau ».

Autrement dit, « quand coïncider signifie que l'un est parfaitement adéquat à l'autre et adapté »

Le problème, ce n'est pas l'adéquation « « mais que l'adéquation adhère à elle-même » ...

Pour comprendre ce que cela signifie, je vais m'appuyer sur le chapitre V. François Jullien y démontre comment des idées contemporaines dites « coïncidentes » deviennent idéologiques.

Une idée coïncidente, devient idéologique quand elle est collectivement admise, qu'elle devient « dominante dans la société, certes adéquate et adaptée », mais que se faisant elle « secrète cependant de l'adhérence d'où vient qu'elle apparaît comme évidente [...] au point qu'elle n'est même plus perçue comme une opinion, parmi d'autres possibles et n'est plus contestée [...] la pensée n'a plus prise ; on ne songe même plus à la critiquer ».

De cette assimilation collective résulte finalement « une obéissance » qu'il différencie de la notion d'obéissance. En effet, nous avons tous le choix d'obéir, ou pas. Mais l'obéissance elle, ne se réfléchit pas, nous ne savons même pas que nous sommes « obédients ». Pour François Jullien, c'est le summum de la passivité.

Pour encore mieux nous faire sentir ce que recouvre la notion de coïncidence, l'auteur va rappeler la différence entre les deux notions de « commun » et de « collectif » :

L'objet du commun est le partage et la participation, « il y a une relation réciproque en ce sens que le commun est produit par du partage et produit le partage (chez les grecs : le couple, la famille, la Cité et aujourd'hui l'Europe, l'Humanité ou le vivant) ».

Alors que « le collectif n'est qu'addictif, grégaire ». Il n'est pas traversé par un intérêt partagé, « un entre nous ».

Le phénomène de coïncidence est collectif il ne produit pas de partage. Il suscite de l'adhérence, François Jullien écrit « ça colle ».

Or, remarque-t-il encore « l'adhésion est choisie, une adhérence non, elle est « subie ».

« Les termes et les thèmes qui sont ainsi coïncidents dans notre société ne sont pas seulement des clichés ou des stéréotypes, ou encore des effets de mode.

C'est bien plus grave et inquiétant et ce d'autant plus que le mode de diffusion de la coïncidence idéologique ne s'impose pas comme à une certaine époque par un pouvoir « visible » repérable comme le pouvoir politique ou religieux, non elle se diffuse de manière endémique comme si elle procédait d'une intelligence collective [...] propagée en grande partie aujourd'hui par les médias, machines à produire de « l'obéissance » et une sorte de « vox populi » qui lui donne une « autorité anonyme ».

Pour illustrer son propos, François Jullien propose dans le chapitre VI un « Petit lexique français contemporain de la coïncidence » dans lequel, il présente quelques idées, selon lui « coïncidentes. Ainsi, si l'on prend le terme tant utilisé de résilience. Il s'agit à l'origine de désigner la « Capacité à retrouver un état d'équilibre après un trauma subi ».

« Ce terme en son principe, est fondé, comme son emploi en physique, psychologie et même en écologie. Le problème, ce n'est pas l'adéquation du terme à ce qu'il désigne mais que résilience devient une notion employée globalement, « un terme qui sert de réparation à tout ; il devient « un sparadrap collé sur tout malheur qui arrive (une inondation, un attentat, la pandémie) ; il devient un label qui permet de se laver les mains et de faire comme si tout allait s'auto-redresser et effacer le passé ».

Ce faisant : la notion appelle sans le dire à une forme de désengagement, voire de renoncement notamment du politique : si tout revient comme avant de soi-même, plus besoin d'agir ni de se demander s'il est judicieux de revenir à la situation passée.

A travers cet exemple, François Jullien nous fait comprendre que la coïncidence dédouane : « elle dispense d'affronter, d'analyser de plus près, elle permet de rester à distance de la difficulté ».

Et effectivement, si l'on considère les labels dit « RSE » (Responsabilité Sociale d'Entreprise) revendiqués par tant d'organisations, dans les faits, il est aujourd'hui communément reconnu qu'ils donnent davantage quitus et bonne conscience sans que réellement, les organisations s'impliquent pour le changement climatique.

Et, c'est bien ce qui pose problème, selon François Jullien, ce qui provoque aujourd'hui cette panne française : notre société serait bloquée par ces coïncidences idéologiques qui figent la pensée et la bloque.

Il écrit ainsi : « La France se prive de tant de ressources qu'elle possède -mais qu'elle perd. Ou bien, n'est-ce pas la dé-coïncidence qui est elle-même la ressource du politique et seule à même de le relancer ».

2-2 La dé-coïncidence

François Jullien crée ce mot nouveau de « dé-coïncidence », « parce que la coïncidence n'est plus fiable, ni vivable ». Il souhaite établir un concept qui soit un outil élaboré par la pensée, à la fois pour agir et penser.

Pour tenter de comprendre le concept de dé-coïncidence, il faut tout simplement « se situer au plus près de nos expériences les plus quotidiennes, au plus près de la vie ». François Jullien écrit « La dé-coïncidence est à engager à ras de vie ».

Effectivement, nous en faisons tous l'expérience chaque jour, car « vivre c'est déjà est dé-coïncider ».

Nous ne reproduisons jamais de manière figée les mêmes choses d'une journée sur l'autre : « Au lieu de se



renfermer dans ses habitudes et en soi-même, nous existons ». François Jullien revient à la racine latine du verbe ; ex-sistere » qui signifie « se tenir hors ». « Nous sortons de nous-même pour trouver des « possibles » encore in-envisagés ».

De manière beaucoup plus simple et au plus près de la vie, la dé-coïncidence réside dans des gestes tout à fait quotidiens : Ecrire un texto avec ses propres mots sans accepter les propositions de l'algorithme (résultats d'une adéquation statistique), c'est dé-coïncider. Faire du vélo et dé-coïncider avec la « grande adéquation de la ville et de la voiture », c'est agir pour le climat. Couper son téléphone portable pour vivre certains moments en sortant du flot incessant de l'information, c'est encore dé-coïncider.

Ainsi, chacun d'entre nous peut en avoir l'initiative quel que soit le champ dans lequel il se situe, écrivain, artiste, psychologue ou philosophe.

L'ensemble de nos initiatives se répondent d'un champ à un autre sans qu'il n'y ait de méthode (entendu comme un ensemble de règles abstraites et programmées) ni de mode d'emploi (recette à appliquer machinalement).

Méthode et mode d'emploi sont tous les deux extérieurs à « une situation ». Le mode opératoire de la dé-coïncidence, quant à lui « ne peut s'engager, qu'à partir d'une intelligence aiguë de la situation ». Il s'agit de « pénétrer à l'intérieur de sa cohérence et dès que l'on en « a détecté les zones de positivité mortes, déjà en tant soit peu fêlée, par l'où on peut se mettre à la fissurer » il convient de « passer le couteau » et « d'enfoncer les coins dans ce qui déjà se lézarde ».

La dé-coïncidence opère par « petits écarts successifs, par petits bougés progressifs ». Elle vise à fissurer une situation bloquée.

Pour illustrer son idée, François Jullien s'appuie sur la célèbre formule de Soljenitsyne « C'est quand même avec des fissures que commencent à s'effondrer les cavernes ».

Ainsi, la dé-coïncidence ne cherche pas à « renverser » des situations, outre que selon l'auteur, nous n'en ayons « plus la force », nous savons désormais qu'une révolution ne peut que rétablir son contraire et produire de la « contre-coïncidence ».

La dé-coïncidence ne se « dénonce » pas non plus, car une dénonciation relève du niveau du discours, lui aussi extérieur à la « situation ». Et c'est bien ce que l'on dit lorsque l'on dénonce un écart entre des paroles et des actes !

La dé-coïncidence ne relève pas d'un modèle théorique qu'il s'agirait de faire entrer dans du concret. Il ne s'agit pas non plus d'un principe (selon le double sens grec de commencement et de commandement).

« La dé-coïncidence n'a rien à poser en principe autrement dit en commandement ou en premier puisqu'elle vient défaire des situations, des adéquations bloquées. Elle ne se justifie pas par elle-même mais est liée à une situation ».

Comme elle n'est pas un modèle, elle ne propose pas non plus de finalité (qui serait de réaliser ce modèle).

La dé-coïncidence cherche à « rouvrir des possibles » : Sachant que « du possible, on ne sait ce qu'il sera, on ne peut le prédéterminer, et c'est en quoi il se constitue effectivement en « possible ».

François Jullien parle également de « Faire émerger de l'inouï ». « Cela nous parle davantage de pratique artistique mais pas seulement, que cet art d'opérer de la dé-coïncidence est seul propre [...] à faire apparaître toutes ces « ressources » que nous ne voyons plus.



➔ **Les débuts. Par où commencer ? Claire Marin, publié aux éditions Autrement**
(présenté par Marie-France)

Se ressourcer : cela suppose que l'on avait puisé à certaines sources qui, peut-être, pour des causes diverses, se sont tariées, ou que l'on a oubliées et qu'il faudrait redécouvrir, retrouver.

Le verbe sourcer n'existe pas, dans le cadre qui est le nôtre ; sourcer existe dans le cadre de la recherche, de l'information, c'est un verbe transitif, il signifie préciser ses sources, ses emprunts par exemple à d'autres textes.

Pour ce qui concerne notre problématique, on est obligé d'avoir recours à une périphrase ; « sourcer », puiser à une source, par exemple.

Le mot source nous fournit des informations intéressantes : la source, c'est l'**origine** de l'eau qui sort de la terre, l'issue par laquelle elle se déverse à la surface du sol. Par métaphore, la source désigne l'origine. Alors, se ressourcer, est-ce retrouver des sources originelles, pour qu'à nouveau elles irriguent l'être profond, ou bien en découvrir d'autres, recommencer ?

C'est bien cette problématique qui est au cœur du dernier livre de Claire Marin, *Les débuts. Par où commencer ?* Il s'agit pour elle d'exalter les débuts avec ce qui les caractérise, l'incertitude, la suspension, ce qui crée l'intensité avec le désir de risque. Se ressourcer en « captant les occasions fugaces, poussières du possible », en adoptant, comme le suggère Vladimir Jankélévitch, dans *Quelque part dans l'inachevé*, l'esprit du chasseur ou du poète.

Claire Marin explique que la question des commencements interroge **notre rapport au temps**, notre rapport à l'inattendu, non pas dans une quête des origines, des sources des origines ; il s'agit d'**accueillir l'inattendu pour se ressourcer**, pour retrouver ce « mystérieux degré d'intensité de soi à soi », une recherche d'intensité qui traduit le désir d'une « maximalisation de notre être ».

Nous n'avons pas l'âge que le temps imprime à nos corps, tant que nous continuons à espérer d'autres commencements. Ils manifestent le sentiment intime d'une irréductible jeunesse.

Il est intéressant de noter que la littérature joue un rôle très important dans le processus de ressourcement : *De la vie, on n'attend plus rien, mais de la fiction, on espère toujours le trouble : se laisser prendre, surprendre par quelque chose que l'on n'aurait encore jamais lu, vu, entendu. La littérature est le réservoir de l'inouï, plus que la réalité circonscrite et répétitive.*

Ce que nous attendons de l'œuvre, c'est qu'elle bouleverse la trame temporelle, qu'il y ait interruption dans la continuité du temps. Bien entendu, l'autofiction, la littérature nombriliste ne peut jouer ce rôle ! Disciple de Bachelard plus que de Bergson, elle explique, contre le déroulement continu bergsonien (la durée), l'importance de la brisure et suit Bachelard contre l'idée de maturation : des décisions qui vont nous permettre de nous ressourcer ne sont pas forcément le résultat d'une longue maturation. Contre le déroulement continu, **penser la brisure qui va nous permettre de nous ressourcer.**

Et de citer Clément Rosset : « *Il n'est pas rare que les idées qui vont nous occuper toute une vie, nous apparaissent à l'improviste* ».

Quelle maturation se fait en moi, sans moi et parfois malgré moi, dont le commencement, la source m'échappe mais dont je suis le mouvement ?

Ce fonctionnement met à mal toute tentative d'identifier le début ou la fin d'un cheminement psychique, autrement dit d'identifier la source, le ressourcement se fait en dehors des cadres de son observation. C.M cite ce que dit Perec avec humour dans *Penser/Classer* : « *la psychanalyse ne ressemble pas vraiment aux publicités pour chauves : il n'y a pas eu un 'avant' et un 'après'* »

On se situe alors non pas dans une lecture linéaire du temps, mais dans une approche archéologique ; un ressourcement dans une profondeur du temps, qui est la plupart du temps ignoré de nous.

J'évoquais au début de cette intervention, la notion d'origine qui est intimement liée à l'image de la source. Se pose alors la grande question métaphysique des fondements ; le principe, l'origine, le premier moteur, la nature, le chaos des atomes, Dieu ? Immanence ou transcendance ? Problème qui traverse et divise l'histoire de la philosophie occidentale.

Qu'est-ce alors que se ressourcer ? Chercher les commencements, retrouver le commencement ? Et de citer Ricoeur qui affirme que « *philosophiquement, l'idée principale est la plus obscure, c'est celle de mon commencement* ». Mais incapacité à saisir le commencement du sujet, alors que la conscience subjective est traversée par « *l'obscur empreinte et tendre nostalgie de cette continuité vitale* ». Le mot est lâché, « nostalgie », souffrance de l'impossible retour, souffrance de l'impossible retour à la source, impossible ressourcement si la quête est celle des commencements. Impossible retour à l'origine pour se ressourcer. Dans *Clinique de l'origine*, le psychanalyste François Ansermet écrit ceci :

C'est sur la page manquante de son origine que le sujet peut se construire. C'est sur cette origine manquante, que paradoxalement, il advient. Chacun devient l'interprète de cette part inaccessible. Chacun est ainsi à l'origine de ce qu'il va devenir.

Je termine sur ces propos très vivifiants comme l'eau fraîche d'une source !